

françoise moreau

les dits de nantes

l'œil ébloui

© l'Œil ébloui, 2015
ISBN : 978-2-9541432-5-5

*à Monsieur le Proviseur adjoint
du lycée Jacques Demy*

avec mon cordial souvenir

Voici donc la dédicace que vous m'avez demandée ce lundi, par pure politesse et inadvertance, à ce que je crois.

En vérité, vous étiez préoccupé par tout autre chose quand on vous a croisé dans ce couloir de lycée, et que mademoiselle Roussel a attiré votre attention d'un petit claquement de doigts efficace, Ah ! justement, monsieur le proviseur adjoint... Élégant, pressé, assez pour avoir oublié d'ôter vos lunettes de presbyte à usage strictement professionnel, vous vous êtes approché. Cet écrivain qui vient rencontrer les terminales A, monsieur Badin, vous savez ?

Votre front, monsieur Badin, s'est plissé. Vous avez passé une main dans vos cheveux poivre et sel, coupés court avec ce qu'il faut de négligé pour l'allure. Dans le même registre, la veste sport chic sur le cachemire noir. Vous avez prestement fait disparaître vos inconvenantes petites lunettes pour me serrer la main. Vous avez dit : Mais certainement, enchanté, je ne connais pas vos livres mais pensez à m'en dédicacer un. Vous avez souri et puis Ah ! ce téléphone... Excusez-moi, une minute, et je suis à vous !

Mais avez-vous jamais été à moi, mon cher amour ?

Parce que ce qui m'est arrivé dans ce couloir, et qui vous a échappé, c'est un brusque délestage d'une quarantaine d'années. À vif, tout de même, cœur retourné. Par la seule opération de votre voix et la magie de votre sourire, un garçon des années 70 en pull-over marin, la guitare dans le dos, cheveux bruns sur la nuque, a brusquement affleuré.

La musique d'une voix chère creuse un sillon indélébile dans la mémoire. La vôtre, donc, et sa façon particulière de prendre les mots en bouche, même les plus anodins, avec une suavité taquine, délicate, voix de lait, capable de se faire caillou comme je l'ai entendu dans ce téléphone qui dérangeait notre échange de civilités. Le sourire, également, ignore la rouille du vieillissement qui épaissit les traits, oxyde les visages. Le vôtre desserre à peine la bouche mais inonde les yeux. C'est tout. Retour à l'aujourd'hui. Vous, votre téléphone, vos dossiers... Moi, ma prestation en terminale A.

Avant de trouver le sommeil, la nuit suivante, et pour répondre à votre demande, j'ai longtemps cherché la dédicace intelligente qui... Qui quoi, au fait ? Me rappellerait à votre bon souvenir ?

Si vous m'avez lue jusqu'à cette ligne, j'imagine que vous farfouillez déjà votre dossier-mémoire amours-de-jeunesse. Où se bousculent en grand désordre, je le sais bien, des Christine, Nicole, Isabelle, Françoise, plusieurs forcément... Ne vous acharnez pas trop car je ne suis pas si sûre que vous m'avez classée dans cette catégorie.

J'évoque ici une histoire quasi virtuelle. Bien loin de l'amour à mort, façon *Roméo et Juliette*, *Paul et Virginie*. Ou de la flamboyante (et lacrymale) *Love story* qu'on avait tous en poche cette année-là. « *Que dire d'une fille de vingt-cinq ans quand elle est morte ? Qu'elle aimait Bach, Mozart, les Beatles et moi...* » Non plus le mélodrame *Harlequin*, ni la comédie musicale à happy end bonbon, où le bel inconscient ouvre enfin les yeux sur l'insigni-

fiant petite qui soupire après lui et qui n'est rien moins que la femme de sa vie!

Dans le registre littéraire, nous serions plus proches d'Hermione soupirant pour Pyrrhus qui lui préfère Andromaque... Avec la plume de Monsieur Racine, les sociétaires de la Comédie-Française nous tirent des larmes! Dans la vraie vie, nos amis ont moins de talent! Consternés, condescendants, agacés, ils tâchent de nous faire entendre raison: Mais tu perds ton temps avec ce mec, laisse tomber... Qu'est-ce tu t'imagines?... Secoue-toi... Tu es ridicule, là... Franchement pitoyable, je t'assure! Et alors? C'est bien notre droit d'être pathétiquement amoureuse d'un type qui nous aime juste énormément! Avec le recul, monsieur le proviseur adjoint, j'ai compris que je devais avoir une fameuse tête à claques!

Nous n'étions donc pas faits pour vivre une histoire ensemble, vous l'avez toujours su. Vous aviez un avantage, vous n'étiez pas vraiment amoureux (et voyez ma coquetterie qui ne se résigne pas à écrire la négation toute nue, qui choisit l'adoucissement d'un adverbe!)

Vous étiez flatté, un peu, comme on l'est tous d'engendrer un sentiment ébloui, mais passablement encombré aussi! Alors, après les exhortations à la patience (vous étiez engagé ailleurs, je le savais bien), vous avez fini par trancher ce lien capable de vous étrangler ou de vous amarrer! Perspectives également dangereuses pour vous qui ne rêviez alors que de prendre le large, fuir vos soupirantes, vos études médiocres et votre avenir incertain. Vous disiez, en secouant vos cheveux qu'on laissait en ces temps-là amplement déborder sur le col et sur les yeux, qu'il ne faut jamais s'attacher. Tu sais de quoi je rêve? Tout plaquer et faire le tour du monde en bateau! Ce qui faisait juste une variante maritime aux grandes migrations d'alors vers le Larzac, la Lozère, l'élevage des chèvres et des lapins angoras. Aussi, excusez ma surprise de vous retrouver, monsieur le proviseur adjoint, arrimé à un poste à responsabilités dans l'Éducation nationale!

LA MADELEINE DE L'HÔTEL-DIEU



C'est le soleil de septembre, à peine, son deuxième jour, mais doré, oblique, et lève-tard. Il plonge le bras dans la vitrine de l'épicerie, rue Mercœur, dès que le commis pousse les volets peints. Le triporteur à l'enseigne Au PLANTEUR DE CAÏFFA est aux arrêts, au bord du trottoir. Le conducteur, à l'uniforme vert bouteille, en referme le coffre de bois plein de marchandises odorantes. Après un dernier salut de la main à la patronne, il enfourche sa machine en sifflotant et les trois roues cerclées de fer écrasent les pavés de la place Bretagne.

Le premier chien qui traverse devant lui par surprise, il l'arrose de son énigmatique juron, *Oh, Créame chaise!* Tout au long du jour, à chaque empêchement, contrariété, ou même sans raison décelable, comme on rote, on pète ou on mouche, pour le soulagement de toute idée nuisible ou émotion encombrante, il dira vingt fois encore *Ouhhh, Créame chaise!* L'imprécation est obscure, mais pas tant que ça, puisque l'intonation, l'agacement, voire la rage qui portent les mots disent assez leur fonction. Et si beaucoup en le croisant pensent distraitemment Tiens, v'la le Caïffa, presque tous ceux de sa clientèle disent plutôt Tiens, la prochaine fois que Créame va repasser, je lui prendrai, ma foi, du café, du sucre candi, du poivre ou autres merveilles du coffre de

bois, chicorée, clous de girofle, noix muscade, curry, arôme Patrelle...

Les jours de franc soleil, quand il monte vers les villages de Saint-Herblain, d'Orvault ou de La Chapelle, il remplace la casquette à la marque du Planteur par un panama de paille qui protège mieux la partie gauche de son visage vilainement labourée de cicatrices rose violacé. Depuis l'écrasement de la tempe et de la pommette, elles convergent en zigzag vers un cratère inquiétant sans cils ni sourcils au fond duquel reluit un œil de verre fixe et bleu. Le profil droit, fin, harmonieux, n'y peut rien.

Loin de lui, pourtant, l'idée de camouflage. À ses débuts, il y a longtemps déjà, pour appâter les ménagères, il faisait des agaceries de séduction aux petits accrochés à leurs sarraus. Mais les gamins approchés par l'œil bleu fixe dans le trou du profil cabossé s'écriaient d'effroi et se cachaient les yeux dans les jambes ou les poitrines de leurs mères. Aussi, l'une d'elles, pour venir à bout d'un luron récalcitrant, avait dit un jour Ah ! Mais obéis un peu, ou j'appelle Créame, et il va t'embarquer dans son triporteur ! Le gosse avait considéré la caisse de bois où il était question de l'enfermer, puis la gueule d'ogre du monsieur, et il avait cessé immédiatement son caprice. Dès lors, l'affaire était tacitement entendue. À sa fonction déclarée, salariée, de Caïffa, Créame ajoutait celle, bienveillante et gratifiante, de croquemitaine pour l'éducation et l'édification des enfants des quartiers de Nantes et des environs.

C'est ainsi que chaque fois qu'il arrive quelque part, en même temps qu'on reconnaît les cailloux écrasés

sous les roues du triporteur, après que les chiens l'ont annoncé à grands coups de gueule professionnels, on entend la voix qui se boursoufle de gronderie. Ouhhh, Créame chaise! Y a-t-il par ici des enfants-pas-sages à embarquer? Les petits se réfugient délicieusement dans les jupes et tabliers maternels. Les plus grands ricanent à distance et courent au prochain village pour être les premiers à annoncer V'là Créame, v'là le Caïffa!

À la vérité, la panoplie de croquemitaine endossée le matin avec l'uniforme de Caïffa, il l'abandonne au portemanteau sitôt rentré chez lui. Rue de l'Arche Sèche, l'ogre redevient, par force et par habitude, le vieil et unique marmot de madame veuve. C'est toi, mon Loulou, je te fais réchauffer la soupe! Le Loulou pousse ses quatre-vingt-cinq kilos et ses quarante-deux ans sur les patins jusqu'à la table mise, coince sa serviette dans l'encolure de sa chemise. Et quand il a dit trois fois Mais non manman, c'est pas trop chaud, Mais oui, c'est juste salé comme il faut, Non, j'en veux pas d'autre, elle dit quand même Mange pas trop vite, mon Loulou, tu vas avoir ton aérophagie!

C'est le soleil de septembre, à peine, son deuxième jour, mais doré, oblique, et lève-tard. Créame pédale et sifflote, il se rappelle tous les gentils moments d'hier qui était le jour de sa *régulière*. Le premier vendredi du mois, il expédie la tournée vite fait. La fin d'après-midi et la soirée sont pour Janine quand son couillon de mari tape la belote avec les copains, tout un tournoi au café du coin, sacré comme la grand-messe. Manman n'est pas au courant. Janine dit que si, sûrement, qu'elle

LE CAR DROUIN



On le prend sur la place, au pied de l'église. Quand il s'arrête face à la porte latérale, ses feux arrière fardent les pissotières de deux petits ronds de lumière rouge. Ainsi, ceux qui montent ou qui descendent du car ont immédiatement les commodités pour se soulager, les hommes bien sûr, pour les femmes, rien n'est prévu.

Il faut dire que ce sont surtout les hommes qui prennent le car. Il faut dire, plus exactement, qu'un homme qui prend le car sur la place, le matin, à l'heure où les vieilles rentrent par la porte latérale pour la messe basse, c'est honnête, sans surprise, c'est un homme qui va travailler. Avec dans sa musette, la gamelle en émail moucheté noir et blanc préparée par sa femme, la veille au soir, Je te mets le ragoût. Mets-moi plus de viande que de patates, pas comme la semaine dernière ! Et elle a ajouté une pomme, une portion de Vache qui rit.

Et au petit matin sombre ou rose, frisquet ou glacé, l'homme est sorti de chez lui. A trouvé sur la route ou déjà sur la place de l'église deux ou trois compères. Se sont serré les mains en mâchonnant un salut et ont repris leurs mains pour les frotter l'une contre l'autre, les enfouir au fond des poches, ou allumer une gauloise bleue. Ensemble, et le plus souvent sans conversation,

ils attendent le car des ouvriers. Le premier a son terminus aux Chantiers de Saint-Nazaire. Ce n'est pas un car bien intéressant pour les abonnés de l'office matinal, on y voit toujours les mêmes casquettes, les mêmes épaules rentrées dans la canadienne ou le bleu de travail Mont Saint Michel. Encore que les habituées de la messe en semaine ont en commun d'être vieilles, veuves ou définitivement célibataires. Si bien que ces carrures mâles, ces mégots incandescents et ce parfum de tabac aux petites heures remuent des souvenirs, ravivent des nostalgies. Alors s'il arrive, pas si souvent, mais quand même, que l'un ou l'autre manque, une question butine sur les missels sous l'*Introibo ad altare Dei*, C'est-y que Marcel aurait manqué le car, ou bien c'est-y qu'il est aux assurances ? Et on en est au *Gloria* quand on entend ronfler le moteur du car Drouin qui s'éloigne à la fin de l'Évangile du jour.

Le second car des ouvriers arrive quand les vieilles ressortent de l'église derrière la famille des défunts à l'intention desquels la messe a été dite (voir *Le Petit Messenger* de la paroisse) et se hâtent vers la consolation d'un ou deux petits-beurre trempés dans un bol de café noir brûlant.

Ses passagers embarqués, il roule directement vers Nantes. Le chauffeur vérifie le coupon des abonnés qui ont acheté leurs tickets par carnet mensuel, mais sans avoir trop l'air, histoire de ne pas offenser Francis ou René qui s'abandonnent en confiance à sa conduite tous les matins depuis des années jusqu'à la Manufacture des tabacs ou les Chantiers Dubigeon.

C'est pour dire, hommes du matin et du soir, hommes des pissotières et honnêtes travailleurs.

Mais quand une femme monte dans le car Drouin, rarement celui des ouvriers à une heure où les enfants, les maris, les bêtes, le linge requièrent, plutôt celui dit « des voyageurs » en milieu de matinée, après avoir donné deux tours de clé à sa maison remise à l'endroit, qu'est-ce qu'elle peut bien aller faire à Nantes ? La question est toute grande déployée dans les têtes de celles qui ne prennent jamais le car, un étendard de jalousie et de suspicion.

Car il est entendu que le bourg pourvoit maintenant au nécessaire de toute ménagère raisonnable. En plus de l'épicerie de la mère Pinel et celle de la mère Cheron sur le comptoir desquelles, à disposition des abonnés, *Le Petit Messager* de la semaine avec les bénéficiaires défunts des messes basses à honorer, les Docks de l'Ouest vous vendent tout, même du lait et de l'eau en bouteilles plastique, c'est dire si on n'a plus rien à envier à la ville. Entre la Poste et la boucherie-charcuterie, dans son commerce de tissus qu'elle transforme en robes ou en tailleurs pour des occasions particulières, Gisèle Fourrage vous fournit en chemises à bretelles, combinaisons, culottes en coton, bas, gaines et soutiens-gorge à baleines. Le père Bobette vous fait la chaussure, la botte, la charentaise et encore le sabot, dans toutes les tailles ou presque. Enfin, si ça ne plaît pas, si on a un besoin de parapluie ou de fantaisie, il y a les ressources de la foire tous les premiers mardis du mois et, pour les plus dégourdies, les bons de commande du catalogue de la Redoute et des 3 Suisses.

Encore que pour l'occasionnel, le moins nécessaire, le superflu, le déraisonnable même, le magasin de La-

LE SERMENT DU QUAI DE LA FOSSE



Elle fait glisser les miettes du petit-déjeuner sur la nappe et les recueille distraitemment dans sa main gauche. Son fils repose sur la table son bol de café au lait vide et proclame, en y faisant sonner la cuillère, qu'un jour férié qui tombe un samedi, les travailleurs devraient le rattraper automatiquement le lundi suivant. À quoi son père, excédé par ses tirades adolescentes, lui demande ce que ça peut bien changer pour lui, en vacances scolaires depuis un mois et demi. Mais elle n'entend pas vraiment, elle est en train de penser Au fait, c'est aujourd'hui!

Certes, il y a eu le rappel de *Presse Océan*, cette semaine. Qu'elle ne lit pas. Jean-Luc, si. Et il les entasse dans le placard de la cuisine d'où on les sort pour allumer un feu de cheminée en hiver, protéger la table quand on veut donner un coup de cirage aux chaussures, éplucher des légumes ou, comme avant-hier, vider les sardines. Le journal en plusieurs épaisseurs, à refermer en portefeuille par-dessus les déchets parce que cette odeur têtue dans la poubelle! Elle emploie quelqu'un pour le ménage et le repassage, mais pour la cuisine, non, et donc la corvée des sardines... Bref, elle coupait les têtes, remontait le couteau dans les ventres, et les viscères tombaient avec un bruit mou, un peu obscène, sur les colonnes bien alignées sous un gros titre:

IL Y A VINGT ANS,
LES AMÉRICAINS LIBÉRAIENT NANTES.

D'un coup, par la magie de l'encre noire, Joe est remonté à fleur de souvenir avec une bouffée de confusion. Mon dieu, ce qu'elle pouvait être romanesque alors ! Il est vrai qu'elle était bien jeune même si sa silhouette et ses formes lui permettaient de prétendre une majorité légale sur laquelle elle trichait de trois ans. Joe l'avait crue, ou avait fait semblant. Ses amies aussi avouaient des vingt et un ans qu'elles n'avaient pas. Mais tout le monde était un peu fou en ce temps-là, non ? La preuve, mon dieu, rire étouffé dans son poing gauche imprégné de poiscaille, la promesse naïve qu'ils s'étaient faite... Est-ce que par un très improbable hasard, Joe y pensait aussi ce matin, devant... quoi ? des pancakes, des œufs au bacon ? Mais non, voyons, le décalage horaire... On ajoute six heures ou on les enlève ? Il dort ? C'est le milieu de l'après-midi ? Oui, mais de quel jour ? 14, 15 août ?...

M'man, il est où, mon maillot de bain ? Faut que j'y aille ! Elle n'a pas entendu le klaxon de la voiture qui doit conduire son fils à Pornic pour la journée. Quand il a quitté la maison, Jean-Luc s'agite à son tour, il prend son service à l'hôpital en fin de matinée. Elle se propose de l'accompagner en voiture. Et tu vas faire quoi ? demande-t-il. Se promener, grignoter, aller au cinéma, enfin elle verra. Une journée de solitude, ensoleillée qui plus est, n'est pas pour lui déplaire !

*

La carte routière sur le siège passager dérape et tombe en accordéon. Il grogne Shit ! mais ne la relève pas, maintenant les panneaux indicateurs lui suffisent. Le soleil a pris de la force depuis qu'il roule, la sueur perle un peu, auréole sous les aisselles la chemise rose à manches courtes. Il est fatigué, mais n'entend pas s'arrêter si près du but.

NANTES enfin sur la pancarte, il ôte ses lunettes de soleil pour voir la ville toute crue, sans filtre. Il y entre dans le plus total anonymat, au contraire d'il y a vingt ans quand la foule, amassée au long de cette route de Rennes, guettait l'arrivée de la colonne américaine depuis Châteaubriant. Et jusqu'à la préfecture, des gens et des drapeaux pour une ovation de Fête-Dieu. Ah ! La belle ivresse ! Elle a duré quelque temps. Aux terrasses des cafés de la place du Commerce, les petites les assiégaient sans qu'ils aient besoin même de les héler, ou à peine, avec des appâts de chocolat, de cigarettes. À l'occasion, tout de même, on leur montrait aussi les dégâts terribles laissés par leurs bombes de l'année passée. Mais sans avoir vraiment le cœur de leur en vouloir. Il se dit qu'il va trouver une ville réparée, qu'il aura peut-être du mal à la reconnaître.

Un bonheur issu directement du sentiment de liberté passe par-dessus les questions et la fatigue. Parce que la Normandie, ces jours derniers, quelle déception ! Utah Beach, Omaha Beach... L'empreinte de la mort, de la peur, du sang, le raidissement dans le souvenir... Il a vite compris que ce n'était pas ce qu'il avait envie de retrouver. Si on lui demandait ce qu'il est venu chercher, il répondrait : un temps où il était sûr de lui. Et riche de projets. Où le danger permanent aiguisait les

<i>à Monsieur le Proviseur adjoint du lycée Jacques Demy</i>	7
Le pont Maudit	19
La Madeleine de l'Hôtel-Dieu	31
Le car Drouin	43
La traversée de Nantes	59
Le serment du quai de la Fosse	75